

La papeterie Tsubaki : roman / Ogawa Ito ; traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako. - Arles : Éditions Philippe Picquier, DL 2018. - 1 vol. (374 p.) : ill. ; 21 cm.

ISBN 978-2-8097-1356-5 (br.)

**Le message de Joëlle :**

Je profite de ce message pour vous proposer une lecture ...

Si vous aimez écrire  :-) ... vous devriez aimer ce livre qui parle si bien du rapport de l'écrivain public à ses outils (papiers, encres, pinceaux ! ), et de son rapport à ses clients (les lecteurs).

**Extrait :**

J’ai contemplé la maison d’un œil neuf.

Sur la vieille porte à deux battants vitrés en haut figurent les mots *Papeterie* à gauche et *Tsubaki* à droite. Tsubaki,



comme le grand camélia du Japon qui se dresse à l’entrée, véritable sentinelle chargée de protéger la maison.

La plaque en bois fixée à côté de la porte a beau être noircie, en regardant bien, on arrive à déchiffrer le nom d’*Amemiya*, tout délavé. Deux caractères d’une grande simplicité, mais magnifiques. Comme le nom de la boutique, c’est l’aînée qui les a écrits.

La famille Amemiya est une lignée d’écrivains calligraphes qui remonte, paraît-il, à l’époque d’Edo, au XVIIe siècle.

Autrefois ils faisaient office de secrétaire et prenaient la plume pour les nobles et les seigneurs. Evidemment, avoir une belle écriture était une condition fondamentale. Durant le shogunat de Kamakura, autour du XIIIe siècle, il y eut trois secrétaires célèbres.

Plus tard, à l’époque d’Edo, des femmes ont rempli ce rôle dans l’entourage féminin du shogun, au service de l’épouse officielle et des concubines aussi. L’une d’entre elles aurait fondé notre lignée.

Depuis, les femmes Amemiya sont écrivains publics et calligraphes de génération en génération. L’aînée était la dixième du nom, et moi qui lui ai succédé – enfin, je me suis juste retrouvée à prendre sa suite –, je représente la onzième génération.

Soit dit en passant, en termes de filiation, l’Aînée était ma grand-mère. Mais pas une seule fois elle ne m’a laissée l’appeler familièrement mamie. Elle m’a élevée toute seule, en parallèle de son travail d’écrivain public.

A la différence d’autrefois, notre travail aujourd’hui consiste principalement à écrire un nom sur une enveloppe d’offrande, l’épigraphe d’une stèle ou le patronyme d’un nouveau-né, quand ce n’est pas une enseigne, la devise d’une entreprise ou une dédicace.

L’Aînée, si on le lui demandait, se chargeait de tous ces menus travaux d’écriture, qu’il s’agisse de calligraphier le nom du vainqueur de la compétition de croquet d’un club de seniors, le menu d’un restaurant japonais ou le curriculum vitae du fils d’une famille du quartier à la recherche d’un emploi. Bref, nous sommes les femmes à tout faire du pinceau, bien qu’en apparence notre commerce soit une simple papeterie de quartier.